

GOOD GIRL

› Marin de Viry

Qui n'a pas vu *Suits*, base de la célébrité de Meghan Markle, ne connaît pas la notion d'enfer désirable. Six jours sur sept, de 7 h 30, les matins ordinaires, à 21 heures, les soirs calmes, avec une forte extension possible de cette plage horaire en fonction de l'intensité du travail requis, Meghan Markle, prénommée Rachel dans la série, travaille pour des avocats d'affaires qui veulent tous passionnément qu'un jour leur nom soit affiché dans le hall d'entrée en tant qu'associé gérant, mais il y a peu d'élus.

Ce sont des surhommes: ils comprennent tout en moins de trois secondes, du contentieux de divorce compliqué aux fusions-acquisitions transnationales. Un assistant arrive avec un dossier, ils regardent à peine la page de garde, ils comprennent toute l'affaire, la manœuvre de la partie adverse, les forces et les faiblesses des deux camps, et conçoivent *illico* la foudroyante contre-attaque, dans les détails. Magie de Harvard, d'où sont issus tous les collaborateurs de ce cabinet à la suite d'un accord de partenariat. Apparemment, on sort de cette université en réfléchissant très vite et très profondément, comme on respire. Le plateau du cabinet d'avocats est un bocal design rempli de Napoléons et de Catherine de Médicis, avec vue sur Manhattan, son écrin de buildings, ses vendeurs

de bagels. Tout le monde est beau, merveilleusement habillé. Tout le monde est en bonne santé. Tout le monde est brutal. Tout le monde est riche. Tout le monde a de la répartie. Presque tout le monde voit un psy à l'accent allemand qui veut le bonheur de tout le monde. New York est comme l'allée centrale de ces villes de l'Ouest où se déroulent perpétuellement des duels, à cette différence que les articles de loi et les milliards de dollars ont remplacé les colts. Meghan Markle y joue le rôle d'une assistante juridique, discrète princesse des archives qui attend son prince charmant. Elle est embarrassée d'un complexe incapacitant. Très intelligente, elle échoue toutefois systématiquement à l'examen de droit qui lui permettrait de postuler à Harvard, à cause de la pression qu'a mise sur elle son père, un Afro-Américain socialement agressif en surcharge pondérale, lui-même au sommet d'un cabinet d'avocats d'un prestige équivalent à celui de sa fille. Question : ne serait-ce pas le patriarcat qui assignerait sournoisement Rachel à un rôle secondaire qu'elle aurait intériorisé, en bonne victime systémique? Réponse : si, c'est bien lui. L'explication en grand avec papa viendra plus tard.

Tout commence vraiment lorsque le beau et tragique Harvey Specter, star du barreau aux émotions verrouillées et personnage principal de la série, recrute un jeune homme qui n'a pas fait Harvard mais le fait croire. Ce garçon, Mike, doué d'une mémoire photographique, est aussi très fort pour la chicane et devient vite indispensable à son patron. *At first sight*, Rachel ouvre de grands yeux étonnés, sourit d'une oreille à l'autre en révélant de jolies dents, palpite comme le cœur d'une perdrix de l'année, roucoule, découvre son épaule à la photocopieuse, galbe ses jambes en les perchant sur des stilettos, balbutie, et enfin confie son émoi à l'assistante fine mouche de Harvey Specter : elle est amoureuse. Jouer l'extase simplette et la candeur du premier émoi : Meghan sait faire. Question : une femme amoureuse perd-elle tous ses moyens intellectuels, devenus inutiles à la séduction, tout en atteignant le sommet de l'art de se faire désirer? Réponse : oui. Elle devient cruche pour mieux opérer sa métamorphose en femme irrésistible. Curieusement, cette mue peu féministe n'est pas discutée par le scénario, pourtant très à

Marin de Viry est critique littéraire et enseignant en littérature à Sciences Po. Dernier ouvrage publié : *Un roi immédiatement* (Pierre Guillaume de Roux, 2017).
 › marininparis@yahoo.fr

cheval sur la dignité des femmes en tous domaines. C'est un féminisme dans lequel on a le droit de devenir une poule pendant la phase de conquête du coq. Alice Coffin ne supporterait pas.

Jusque-là, tout va bien. C'est après l'extase de la rencontre amoureuse, quand on en vient au régime de croisière des relations entre Rachel et Mike, que, d'un point de vue disons... français, l'horreur conjugale prend forme.

Mais pour bien la comprendre, il faut d'abord poser que tout ce beau monde est éminemment moral, y compris Mike, l'imposteur qui n'a pas fait Harvard. Par moral, nous voulons dire qu'ils ont tous – du chauffeur au psychanalyste en passant par les vendeurs de bagels, les policiers, les juges, les piétons de New York et les avocats associés, bref toute l'Amérique – deux choses en haine, mais en haine absolue, en haine religieuse: l'adultère et le parjure. Le parjure, c'est le mensonge sous serment. Mentir quand on n'est pas sous serment ne dérange personne, dans cette série. Tous les personnages font cela à longueur de journée, mais pas exclusivement: ils intimident, omettent, dissimulent, manipulent, harcèlent, bidonnent, poussent au crime, provoquent, tordent les faits, pratiquent la restriction mentale et la sophistiquent sous toutes ses formes. Pas de problème, c'est le business. La préparation des procès et les relations entre rivaux ressemblent souvent au montage d'une émission télé: même déploiement de mauvaise foi, mêmes arguments fumeux, mêmes effets de séance, mêmes pièges, mêmes trucages, même ego de matadors à la manœuvre. Mais pourtant, au sein de ce cloaque, ne pas être transparent devant le juge, oser altérer la pureté de la vérité devant la société, c'est le crime suprême, un sacrilège. « Jamais je ne me parjurerais », disent souvent les personnages. Comme si dire la vérité devant le juge rachetait les mensonges dits devant les hommes.

L'autre sacrilège est l'adultère. Un homme qui tromperait sa femme de cinq à sept puis irait baratiner un jury populaire à 8 heures serait clairement l'incarnation du mal, alors que sous d'autres cieux, chez nous par exemple, il ne ferait que poursuivre ses intérêts biologiques, sentimentaux et juridiques, certes d'une manière qui offense l'honnêteté, mais qui n'atteint pas, comme à New York, le statut de haute trahison de la société et même de péché contre le genre humain.

Autrement dit: mettez des milliers de gens au chômage en tronçonnant une entreprise et en trahissant vos promesses, comme le font assez régulièrement les avocats de la série, promettez pour les besoins de votre cause cent cinquante ans de prison à un pigeon terrifié qui ne mérite au plus que six mois de travaux d'intérêt général, flinguez, mentez, trahissez, manipulez, crapulez tant que ça vous chante, mais faites tout cela dans le respect de votre accord d'exclusivité sexuelle avec votre légitime épouse. Alors, vous serez « une belle personne ».

L'honneur puritain a quelque chose d'un peu plombant

Une fois posé que Bobonne et la justice de John Average sont choses sacrées, l'ambiance s'en ressent. L'honneur puritain a quelque chose d'un peu plombant dans la vie quotidienne, pour ne pas dire qu'il assèche la vie elle-même.

Exemple 1: une jeune associée du cabinet semble-t-elle ressentir un certain plaisir personnel au contact d'un collaborateur marié, lors d'une séance de travail nocturne, au point qu'elle laisse essuyer délicatement par son collègue, au moyen d'une lingette parfumée, sa joue souillée de sauce piquante? Aussitôt la collaboratrice de Specter, qui s'en est aperçue du fond de la salle, la convoque et lui dit d'un air encore indulgent, mais sur le point de basculer dans l'accusation: « Vous sembliez très proches, je me trompe? » Et la belle fautive – qui n'a pas fauté du tout – de rétro-pédaler *illico*, de jurer qu'un homme muni d'une épouse et d'un bébé est inapprochable, interdit, oblitéré, sanctuarisé, surgelé, mort au désir, sorti du marché. Elle courbe l'échine et regarde ses escarpins, l'œil humide.

Les femmes, dans cette série, demandent toujours fiévreusement et obsessionnellement à leur partenaire si elles ont bien toujours l'exclusivité, sans restriction mentale, sans fantasme coupable pour une autre dans un coin obscur de son cerveau, bref s'il ne ment pas sur le fait que c'est bien toujours elle l'unique, la choisie, l'élue, la seule, l'objet exclusif de son désir incandescent. Si oui, en contrepartie, il aura des sushis, du champagne, des privautés et une épouse qui s'efforcera que « tout soit parfait » jusqu'à extinction de ses forces. Sinon, le ciel se

déchire et la trahison doit être punie. En couple, le soupçon d'adultère. En société, le soupçon de parjure. Bienvenue sur la côte Est.

Exemple 2 : Harvey Specter, qui n'a couché qu'une seule fois en dix ans avec sa ravissante collaboratrice qu'il côtoie pourtant 14 heures par jour (il faut dire que c'est un saint laïque entièrement voué à sa tâche d'avocat), est absolument outré lorsque celle-ci, dans un moment d'égarement, l'embrasse une petite seconde pour vérifier qu'elle n'est plus amoureuse, alors même qu'il est « en couple » avec – ça ne s'invente pas – son ex-psychanalyste, et que son assistante le sait.

« Être en couple » est dans cette série la fusion idiote et conflictuelle de deux êtres qui se soupçonnent réciproquement d'infidélité. On regarde le soupçon de l'autre comme étant aussi légitime que le sien, et on est là, dans son « couple », dont l'occupation principale, la vocation délétère, consiste à être taraudé par l'hypothèse de la trahison. On installe des capteurs au fond de la boîte crânienne de son « partenaire » pour détecter le début d'un désir illicite dont la répression massive serait légitime, voire désirable. L'espionnage est légal, la vengeance sans limite. Peu importe, dans le cas d'Harvey, que le baiser reçu ne vienne pas de lui : une autre l'a embrassé, le crime a eu lieu, le dommage n'est pas contestable. Il ne peut même pas plaider, devant sa bobonne psychanalyste, sa passivité. Car la passivité n'est-elle pas une forme de consentement, et le consentement n'est-il pas actif, donc le crime n'est-il pas constitué ? Il ne peut pas plaider non plus la surprise, car cette surprise n'est-elle pas le faux nom d'une situation sinon voulue, en tout cas suscitée, préparée, criminellement préméditée ? Bref, il va se prendre une dégelée alors qu'il n'a rien fait ; et le pire, c'est qu'il trouve ça juste. Au lieu d'adopter une attitude de bon sens, qui consisterait à oublier l'événement et à ne pas créer un inutile objet de dispute en le révélant, il avoue tout à son impitoyable maîtresse thérapeute, en prenant des airs douloureux de coupable repentant. Ses lèvres « en couple » ont été profanées une seconde par un baiser venu d'ailleurs : c'est la catastrophe. Il faut purger le crime contre le sacré, même à ses propres dépens. Naturellement, la psy se défoule sur lui en grand, car elle y voit l'occasion recherchée passionnément d'anéantir le mal : c'est ainsi que la culpabilité du non-coupable ne fait aucun doute, que l'impureté de l'innocent est établie, et que la mau-

vaiseté du fautif qui n'a rien fait va de soi. Une psychanalyste qui croit à la fidélité conjugale comme à une valeur suprême serait de ce côté-ci de l'Atlantique au ban de sa profession. À New York, il semblerait que cette croyance soit requise pour exercer licitement. Dans son esprit à lui, le désir de conserver, en se taisant, une relation établie et satisfaisante passe très loin après la nécessité presque métaphysique de tout dire, de se déballonner. Le couple, c'est un régime d'accusation réciproque dans un espace confiné, où l'un des deux doit gagner et l'autre succomber; tout le monde trouve ça formidable. Quand ça explose, inévitablement, on assiste à la victoire de la transparence sur le bonheur, de la pureté sur la joie. Sur les ruines de cette joie s'instaure un régime général de méchanceté angélique.

Malgré le fait que ce puritanisme soit totalement abstrait, qu'il ait quelque chose de perché dans l'erreur, de persévérant dans l'illusion, il est bien obligé de constater que le réel se manifeste, et il ne peut feindre de ne pas voir qu'il existe, à l'extérieur du couple légitime, d'autres femmes et d'autres hommes sur lesquels le regard d'un des deux conjoints peut se poser, et véhiculer un abominable désir concurrent. C'est pour faire face à cette douloureuse réalité que le puritanisme a inventé cette formule ignoble: « tu peux regarder, mais tu ne touches pas ». On les voit tous, dans *Suits*, se regarder éperdument sans se toucher. C'est ça, l'enfer: voir le paradis et ne pouvoir le rejoindre.

Il faut dire que le féminisme du mariage puritain, auquel il faut rajouter le prêchi-prêcha communautariste, humanitaire, et pro-business, sont tellement bien intériorisés et restitués par les acteurs, que les valeurs de cette série peuvent emporter la conviction du spectateur. Cet enfer a quelque chose de désirable.

Dernier point: il existe un réflexe très profondément ancré, dans *Suits*, qui consiste à instrumentaliser autrui, à le transformer systématiquement en vecteur de l'effet que l'on recherche. Cette pratique, qui prive le manipulé de la pleine conscience de ses actes, ne paraît pas immorale aux yeux de ceux qui s'y adonnent. Lorsque, s'en rendant compte, le manipulé demande des comptes au manipulateur, celui-ci lui explique la main sur le cœur qu'il y avait une raison supérieure et fort noble qui l'obligeait à agir ainsi, et qu'il ne fallait y voir aucune hostilité

personnelle. Il semble que cette explication soit sincère. En effet, dans un monde où tout le monde accuse tout le monde, chacun est un objet de réforme. Si j'accuse quelqu'un, c'est pour combattre le mal. Je ne lui fais pas confiance pour le combattre tout seul, puisque je le soupçonne. Donc je lui fais combattre le mal à son insu, pour son bien.

L'amour puritain est une association de deux accusations mutuelles qui tend à la réforme morale du partenaire. L'idée de modification de l'autre, parfois au prix de la manipulation, est au cœur de la relation puritaine. Quand un narcissisme exagéré s'ajoute à un esprit d'accusation et de réforme, vous vous retrouvez face à quelqu'un que rien n'arrête, surtout pas la réalité.

C'est à ce point, celui d'un narcissisme messianique et manipulateur, casqué et colonial, castrateur et séraphique, que le personnage de Meghan Markle semble basculer d'un rôle, qu'elle joue médiocrement, au monde réel. L'enchaînement : ce qu'on attend de moi n'a aucune importance, c'est ce que j'attends des autres qui compte. Je m'aime. J'ai raison car m'aimer épuise toutes les aspirations que je puis avoir. « Ils » ne pensent pas que j'aie raison, ou pas assez. Je suis une victime. J'ai droit à réparation. Le préjudice que je subis : le monde qui m'entoure est un obstacle à mon auto-érotisation. Mon but de bataille : je vaincrai cet obstacle... Et comme tout cela se passe dans le monde imaginaire de la communication, des réseaux sociaux et du blabla people ; comme il s'agit de construire une fiction, l'analyse du réel n'est pas nécessaire pour vaincre, peut croire celle qui raisonne ainsi. Tout est symbole, là-haut, là où est mon image, peut-elle penser, affranchie des contingences. Quelle cible peut-elle être plus tentante pour un narcissisme souffrant et vindicatif qu'une famille royale, car c'est un édifice symbolique, où chacun tient un bout du sens ? Il suffit de refuser de produire le sens commun, d'accuser, de pleurnicher, de ramener à ses intérêts pour faire tomber la citadelle du sens. Bref, il suffit de prendre les Windsor pour un producteur qui l'aurait harcelée, et de surfer sur #MeToo. Étrange offensive, qui vise à légitimer l'égoïsme par la sympathie qu'on devrait devoir aux fausses victimes.